

susceptibles de charger parfois avec fureur, et même avec autant d'opiniâtreté que certaines femelles.

L'éléphant a cela de commun avec l'homme, qu'il aime une légère inflammation du cerveau que lui procurent des fruits fermentés par l'action du soleil : l'om-kouschlouâne et le makano des Amazoulous. Ces fruits sauvages, qu'il abat de sa trompe, acquièrent en quelques jours d'abandon sur la terre les propriétés qu'il désire, et c'est quand l'éléphant est surpris à les déguster que le chasseur court les plus grands risques : les Cafres assurent qu'il n'y a guère de salut possible en pareil cas, et que l'homme, quel qu'il soit, doit se résigner à son triste sort. C'est par suite de cet état de surexcitation que les mâles peuvent être aussi dangereux que les femelles.

Il est encore des individus plus redoutables que d'autres, quoique leur apparence donne une idée diamétralement opposée ; je veux dire ceux qui sont naturellement dépourvus de défenses. Leur habitude est celle des poltrons qui débutent par vouloir intimider leur adversaire, en cherchant à le persuader qu'il a affaire à des forces supérieures. Les Hollandais sud-africains désignent généralement du nom trivial de *poes-kop* tous animaux qui, devant porter cornes ou défenses, en sont privés par suite d'une conformation anormale ; ce sobriquet s'attache également aux éléphants dont je parle. Ils sont les plus redoutés des chasseurs, sur lesquels ils se précipitent tête baissée, avec l'intention bien marquée de faire respecter leur

tranquillité. Je tuai l'un d'eux lorsqu'il me chargeait à fond : c'était une femelle. J'en vis une quinzaine durant le cours de mes chasses, et tous par leur taille me parurent être des femelles.

Celui que j'obtins fit grand plaisir aux Cafres par l'immense quantité de graisse qui garnissait ses intestins, et quelques jours ensuite, comme je visitai son squelette, je remarquai la tête, qui me parut petite comparativement à la force de l'animal. J'arrivai ensuite à soupçonner que, chez ces animaux, la tête n'est point en raison de la taille du corps, mais bien en proportion de la grosseur et de la pesanteur des défenses, puisqu'il m'était arrivé de tuer des mâles de même hauteur, aux fortes défenses, et dont le crâne était presque double en volume.

La tête de mon éléphant *poes-kop* avait une extrême similitude avec celle d'un jeune animal dont les défenses tendent à sortir; ses alvéoles étroites étaient fermées à l'extrémité, et l'ensemble n'offrait pas une grande pesanteur, quoique ce fût une femelle adulte ayant un petit.

Dans l'Inde et à Ceylan, où une partie de l'espèce est amenée à servir l'homme, les éléphants non armés sont, dit-on, très-communs. Levillant assure que le nombre d'éléphants armés y est aussi restreint que celui d'éléphants *poes-kop* en Afrique.

Comme il est certain que tous animaux dégénèrent sous l'influence de l'homme; qu'à l'état de domesticité les individus ont moins besoin des armes ou des défenses qui

leur servent à l'état sauvage, soit à se défendre, soit à chercher leur nourriture; il s'ensuit que ces armes ou ces défenses seront moins développées, et qu'elles peuvent même être totalement absentes sans inconvénient pour l'animal. C'est peut-être ainsi que doit s'expliquer cette différence.

Mais bien des gens du monde s'imaginent que ces animaux perdent leurs défenses comme le cerf perd son bois. Cette erreur n'a pas besoin d'être réfutée; elle est trop grossière et tombe d'elle-même à la moindre inspection d'une tête d'éléphant. Cependant elle a une cause qui prend sa source dans la densité même et le mode d'accroissement de la défense qu'il importe surtout de connaître.

L'alvéole est formée que la dent n'existe point encore. Une matière grasse, diaphane, et par sa nature voisine de la moelle des os, occupe le cylindre creux duquel doit sortir la défense. Cette matière s'épaissit bientôt vers l'extrémité de l'orifice de l'alvéole; elle s'y condense et s'y durcit en manière de cône creux. Sur cette première couche s'accroche bientôt intérieurement une seconde, puis une troisième couche que mille autres doivent revêtir ensuite. Le cône s'allonge, grandit, s'élargit, et chaque jour son extrémité supérieure, extérieure et première de formation, la pointe enfin, se fraie passage à travers les obstacles, et paraît au dehors sous la forme d'un bouton blanc.

La défense s'accroît donc par couches intérieures superposées, dont chacune, si elle était détachée, présenterait l'aspect d'un cône légèrement recourbé vers sa pointe; et

pour que l'on s'en fasse une idée fort exacte par une comparaison à la portée de tout le monde, je dirai que l'on doit se figurer un nombre plus ou ou moins grand de cornets de papier enchâssés les uns dans les autres : telle est la disposition des couches.

Il faut un long temps pour qu'une défense atteigne ses plus grandes proportions; il faut même toute la vie de l'animal pour qu'elle acquière son plus grand poids, parce que la cavité conique intérieure ne se remplit qu'en raison de la vieillesse de l'animal. L'ivoire est donc très-dense, mais tout corps dense n'est pas également solide. La solidité ne dépend que du mode de liaison des molécules ou des agglomérations de molécules; et il paraît ici que leurs agglomérations sont assez mal unies entr'elles, car fréquemment il arrive qu'une défense se brise dans l'effort que fait l'éléphant pour déraciner un arbre; de là probablement est issue la fable consacrée par divers auteurs anciens.

Ce que je viens de dire touchant la formation de la dent est encore prouvé par son mode de destruction.

Ainsi, j'ai trouvé dans les bois un grand nombre de défenses, lesquelles, depuis quarante années, y étaient exposées à l'action de l'air, de la chaleur et de l'eau.

Ces dents portaient de grandes fissures longitudinales, telles que celles qui s'ouvrent sur un arbre abattu dépourvu de son écorce; outre cela, leur surface rugueuse présentait un grand nombre de lames superposées, déta-

chées par leur base et relevées à peu près comme les pointes du chaume d'un toit rustique. Chacune de ces lames pouvait être considérée comme une partie éclatée de la base du cône, et plus je les inspectai, plus j'acquis de certitude à cet égard.

Ces dents d'éléphants trouvées en abondance sur un seul point, au milieu des bois, nécessitent de ma part une autre explication, sans doute fort déplacée si elle n'était présentée qu'à des savants, mais qui, pour les gens du monde, peut avoir son utilité.

Que je me hâte de le dire, sur ces mêmes lieux vivaient jadis des Cafres nombreux et forts qui s'adonnaient à la chasse des grands pachydermes. Les dents avaient été recueillies dans un mouzi principal. Mais, par suite d'une guerre désastreuse, les débris de la tribu avaient changé de contrée; le vainqueur, maître des troupeaux, avait incendié les villages, négligeant d'emporter l'ivoire, et de là sa présence.

Un fait de ce genre a peut-être servi de base à l'histoire des cimetières des éléphants, que des poètes orientaux nous dépeignent comme allant mourir tous en un même lieu, partout jonché d'ivoire.

Mais s'il me fallait expliquer comment une autre fable a pu trouver quelque créance, celle où le chasseur scie les neuf dixièmes du pied d'un arbre contre lequel doit s'appuyer l'éléphant durant son sommeil, j'avoue que je reculerais devant l'impossibilité.

L'éléphant n'a non-seulement aucune peine à se relever de terre, mais encore le fait-il avec la plus grande facilité, quand il s'est vautré dans ces bourniers si fréquents dans les forêts, où il laisse sa colossale empreinte; et, sans aucun doute, si l'animal devait tant craindre une chute, on ne le verrait pas s'exposer à descendre des pentes d'une forte inclinaison, sablonneuses, de 80 pieds de haut, en glissant sur ses pieds, qui, raides et immobiles, tracent un large sillon comme une voiture enrayée.

Les défenses sont les seules dents qui fournissent l'ivoire. Toutes ne sont pas également courbées; on en voit de très-droites, et quelquefois les deux, réunies bout à bout, offrent un cercle parfait, d'où j'incline à penser que la courbure ne saurait être prise pour un caractère distinctif. Leur longueur varie suivant l'âge et le sexe; les plus longues que j'aie vues mesuraient 7 pieds, suivant la courbure, et pesaient 120 livres chacune. Levaillant parle d'une d'elles de 160 livres; et si je puis ajouter foi au récit d'un bastard, vieux chasseur que j'ai trouvé à Natal, l'expédition Norden, au pays de Massilicatzi, dont cet homme faisait partie, y avait acquis par voie d'échange une défense de 9 pieds et demi de longueur, pesant 230 livres. Il est vrai que le pays de Massilicatzi est encore réputé maintenant comme la partie de toute l'Afrique australe qui fournit les dents les plus grosses et les plus lourdes.

Au pays des Amazoulous, les longues et grosses dents

sont très-rares. Mes chasses m'y procurèrent quarante-trois éléphants; deux paires de défenses seulement se distinguaient par 6 pieds de longueur et 70 livres de pesanteur. Le poids moyen de toutes n'était que de 48 livres.

L'ivoire des femelles est plus estimé que celui des mâles. Il a plus de densité et ne jaunit pas aussi rapidement.

Quand il s'agit d'extraire les défenses, quelquefois on procède tout de suite à l'opération, et après avoir découvert la peau et les chairs qui adhèrent à l'alvéole, on brise celle-ci à coups de hache vers le côté extérieur, afin d'effectuer le déchaussement; mais souvent, pour s'épargner tant d'embarras, le chasseur se contente, chez les Amazoulous du moins, de couper la queue de l'animal, qu'il conserve comme un titre de possession, et après neuf ou dix jours, quand la fermentation, les larves et tous les agents destructeurs ont détaché ou anéanti les muscles, les défenses sont retirées sans aucune peine; de la sorte elles sont exemptes des traces de la hache. Mais aussi cette méthode n'est pas sans inconvénients: la dent, qui jamais ne souffre sur l'animal vivant, où elle est cependant toujours en contact avec l'air, présente alors de longues fissures produites par l'action du soleil, ce qui prouve que, malgré sa densité, la défense formée ne laisse pas que d'absorber une certaine quantité d'humidité aussi longtemps que l'animal existe.

Il suit de là que la défense sèche n'a plus la même pesanteur, et j'ai connu un fameux chasseur, *Lans-Delange*,

qui, pour ne pas y perdre lors de la vente, avait soin de faire subir aux siennes une préparation tendant à leur restituer, sinon leur fraîcheur, du moins leur plénitude. Quelques jours à l'avance il les saupoudrait de sel marin qu'il arrosait de gouttes d'eau, et quand l'absorption était complète, ce qu'il reconnaissait à la fermeture des fissures, cet homme les apportait au marché, où l'acquéreur, n'y trouvant pas de défauts, les payait cher et au delà de leur poids réel.

La valeur de l'ivoire demandé sur toutes les côtes d'Afrique par les traitants européens a engagé depuis longtemps les aborigènes à s'en procurer. Ceux qui connaissent l'usage du fusil s'en servent pour chasser l'éléphant. Mais les Amazoulous, ne possédant aucune arme de ce genre, devaient nécessairement recourir aux leurs propres, quelque faibles qu'elles pussent être.

Leur système était des plus simples, mais il exigeait beaucoup de sang-froid, de l'adresse et de la force.

Quarante hommes à la file les uns des autres approchaient un éléphant jusqu'à 50 pas. Le premier d'entre eux, armé d'un *omkondo* (assagaye), au fer plus large et tranchant par les bords, se détachait de ses suivants, puis s'avancait à 40 pas de l'animal, et plus près encore, s'il le jugeait bon ; là, brandissant son javelot, il le lançait dans l'un des jarrets de manière à faire porter le fer horizontalement. Dès-lors, l'éléphant était incapable de fuir, et les assaillants faisaient pleuvoir sur lui leurs om-



kondos, qui partout se fichaient tremblants par la hampe, jusqu'à ce que, épuisé de sang, brisé par sa colère impuissante, l'animal tombât pour ne plus se relever.

Les fosses recouvertes, garnies de pieux aux pointes aiguës et carbonisées, sur lesquelles on contraignait les troupes à passer, ne réussissaient qu'une fois : elles exigeaient une grande dépense de temps ; leur position exacte, inconnue des étrangers, occasionnait de nombreux et terribles accidents : aussi sont-elles presque généralement abandonnées aujourd'hui.

Les pieux plantés sur les bords des rivières, en manière de chevaux de frise, au bas de pentes rapides, par lesquelles ces animaux devaient effectuer leur passage, étaient un assez mauvais moyen qui n'est non plus mis en usage.

Il ne reste donc à ces peuples que leurs armes tranchantes, et c'est ainsi que les rois zoulous, tels que Djacka et Dingaan, se procuraient l'ivoire dont ils avaient besoin. Mais ils faisaient grandement les choses, et Panda suit encore actuellement la même méthode.

Huit jours avant les grandes chasses résolues, des hérauts d'armes parcouraient la contrée des bords de l'*Om-Pongala* à ceux du *Touguela*, et du littoral aux monts *Quathlambéne*, ordonnant à tous guerriers de préparer leurs armes et de se rendre dans le bassin de l'*Om-Philos-Om-Schlopu*, sur la montagne pyramidale d'*Om-Grooty*.

Dès la veille au matin, 20,000 hommes, arrivés de

50 lieues à la ronde, se groupaient noirs et remuants sur cette crête verte et rouge, haute de 800 pieds, tandis que le conseil des grands capitaines, accroupi sur les talons, écoutait le chef dictant ses volontés du fauteuil fait d'une seule pièce où il siégeait.

Dingaan désignait les régiments de 4,000 hommes chacun destinés à s'éloigner et à former un vaste réseau, afin de comprendre et d'amener par leurs clameurs les éléphants en masse au pied d'*Om-Grooty*. L'exécution suivait l'ordre, et des files d'hommes noirs descendaient en serpentant sur les flancs raides et sévères de la montagne.

*Om-Grooty*, complètement déserte en d'autres temps, voyait son sommet nu métamorphosé en une ville habitée, ville sans maisons, sans tentes, peuplée d'hommes nus, aux boucliers variés, cachant le faisceau d'omkondos reluisants. Un ciel pur et bleu protégeait suffisamment tous ces hommes, et le despote seul avait sa hutte transportée à grands frais, 20 ou 30 de ses 400 femmes, et quelques bœufs d'élite dont s'égayait sa vue.

Les traqueurs, répandus à 12 lieues à la ronde, rabattaient les troupes vers l'*Om-Schlaty-Om-Koulou*. Les vedettes d'*Om-Grooty* et Dingaan lui-même, armé de son télescope, présent de Gardiner, apercevaient venir les masses soulevant une poussière épaisse qui les masquait souvent. Et, d'après ses prévisions, Dingaan faisait introduire ceux-ci par 4,000 hommes, rebrousser ceux-là par 4,000 autres, acculer les uns, pourchasser les autres, et de la

hauteur où planait comme l'aigle ce tyran à la volonté d'acier, Dingaan pouvait s'oublier à considérer les éléphants comme de vils insectes ; son peuple, hardi, rapide, intelligent, comme une société de fourmis, et lui-même, dont le caprice remuait tout cela, comme un dieu peut-être, s'il eût eu quelque idée d'un dieu.

Cette position dont j'ai joui a quelque chose de vraiment féérique. Om-Grooty, qui est une croupe étroite et longue venant du nord, se présente vers le sud sous l'aspect d'une pyramide baignant sa base dans une sinuosité de l'Om-Philos et portant sa tête dans cette région où tournoient les vautours. De là l'œil plonge dans les profondeurs des forêts, qui n'ont plus de secrets, court sur les montagnes inutilement abruptes, traverse les gorges, les précipices, et 40 lieues sont franchies devant et sur les côtés, malgré leurs mille obstacles, avec la même facilité que sur une carte géographique. C'est assez dire que d'Om-Grooty l'on voit tout ; mais tout apparaît en miniature, et l'imagination est complètement dupe de l'illusion.

Quand le nombre des éléphants répandus dans l'*Om-Schlaty-Om-Koulou* avait atteint un chiffre raisonnable, Dingaan et ses capitaines comptaient les troupes isolées, relevaient leurs directions, éliminaient celles qui étaient composées de femelles, et indiquaient aux chefs de régiments les groupes de mâles qu'ils devaient attaquer, précisant par quel côté et mentionnant quelle conduite ils avaient à tenir en cas de déplacement. Cependant, quoi qu'il pût arriver,

l'ensemble des régiments devait invariablement former un cercle immense au centre duquel seraient contenus les animaux.

Cerner est la base de toute la stratégie des Amazoulous ; tout repose sur ce système, en chasse comme en guerre.

Bientôt ensuite chaque régiment avait pris position, et seulement alors, quand, à cause de la proximité des guerriers, on apercevait les groupes d'éléphants se remuer, s'agiter d'une façon inquiète, un signal, le manteau de pourpre du chef hissé en tête d'un mât, apparaissait soutenu par un bruyant chant de guerre parti du sommet d'Om-Grooty.

Tout d'un coup les masses d'hommes se ruaient à toucher les masses plus distinctes des éléphants. Le fer reluisait, des voix d'homme traversaient l'air et arrivaient comme un bruit sourd cadencé et terrifiant, et, plus éclatants, les sons que les éléphants tiraient de leurs trompes dominaient ce bruit, de telle sorte que l'on eût hésité à parier pour les hommes.

Mais les animaux, surpris par tant d'ennemis, se débandaient ; et quelque grand mâle s'écartant, les guerriers l'entouraient et le perçaient de mille coups. Furieuse, la bête se retournait, chargeait, renversait, brisait et lançait en l'air hommes, boucliers, javelots. A l'un succédait l'autre, tous des plus braves : dix, vingt, cent hommes quelquefois étaient ainsi traités. Mais, malgré son courage, son énergie, sa fureur, l'éléphant allait céder au nombre :

l'attaque cesse un instant. Un homme rampe derrière l'animal, il est sur ses talons ; les guerriers qui font tête harcèlent celui-ci par devant et l'occupent ; toute l'attention de l'éléphant se concentre sur eux, car c'est d'eux que lui arrive la douleur : aussi prend-il peu garde à celui qui lui empoigne la queue, s'y cramponne et la tranche.

Rapide, cet homme fuit, quitte la chasse et va déposer aux pieds du despote le trophée sanglant pris sur l'animal vivant encore.

Dingaan sourit à cette offre : « C'est bien, dit-il ; mon « peuple est brave ! Avec ma volonté mon peuple peut tout ! « O Amazoulous ! vous êtes bien les maîtres de la terre ! « Nombreux comme les sauterelles, plus courageux que « des lions, plus forts que des éléphants, quelles nations « au monde pourraient vous résister ! Du point où le soleil se montre à celui où il disparaît, n'avez-vous pas « tout soumis ? N'avez-vous pas tué tous les hommes, pris « tous leurs troupes ?... Oui, les maîtres !

« ... C'est bien, homme ; qu'on le tue maintenant, cet « éléphant, puisque j'en tiens la queue. Mon cœur est « blanc... Va. »

C'est bien, répète encore Dingaan se levant de son siège et pointillant de l'index, en signe de haute approbation, le hardi guerrier, qui se hâte d'aller remplir son message.

La réponse transmise, l'éléphant, que la perte de son sang a tant affaibli et dont la fureur semble s'éteindre par refroidissement, est harcelé de nouveau. Il tombe, les

muscles de sa trompe sont coupés, et la foule des guerriers l'envahit comme une nuée de vautours s'abattant sur une proie. C'est ainsi que la volonté d'un despote triomphait d'obstacles qui semblent invincibles, surtout si l'on considère la faiblesse des armes employées. Mais aussi un peuple agissant en masse est si fort ! Et puis quand devant ces guerriers se présentait une mort incertaine, tergiverser ne leur était pas possible ; car derrière était une mort inévitable, ignominieuse, celle que réservait le chef à tout fuyard, et qu'il fallait éviter à tout prix.

Les Amazoulous firent de la sorte des prodiges inouïs dans l'histoire de tous les autres peuples : ainsi, par exemple, quand, après un rêve, Dingaân eut la bizarre idée de le réaliser, ses guerriers amenèrent vivant devant lui un éléphant sauvage, saisi, conduit et retenu par mille mains. Et ces hommes sont nus ! Leurs ressources sont nulles auprès des nôtres. Mais la crainte de la mort domptait leurs moyens, et l'éléphant lui-même devait céder à l'homme luttant de force avec lui.

Maintenant, si l'on considère l'immense déploiement de force nécessaire aux Amazoulous lors des chasses royales, et de l'autre, le peu que dépense le Boschjesman pour arriver au même but, l'avantage quant à l'excellence du mode reste indubitablement à celui-ci.

En effet, qu'y a-t-il de plus simple et tout en même temps de plus hardi ?

Il rampe, cet homme que l'on prendrait pour un lézard

de couleur de terre. Sa tête est hérissée de flèches petites, empoisonnées et fixées dans ses cheveux, la pointe en haut. Son dos porte un carquois grossièrement fait de peau de gnou qu'accompagne un arc long de 70 centimètres ; ce sont là ses armes ordinaires. Mais pour l'éléphant, le Boschjesman en porte une autre faite exprès. C'est un bâton long de 35 centimètres, simplement armé à une extrémité d'une petite pièce de fer plate, triangulaire, légèrement fixée dans une fissure dont elle doit se détacher au moindre retrait. Un poison noir et fondant à la chaleur comme de la poix revêt ce fer d'une couche épaisse et le cache presque entièrement... Le rampeur approche toujours ; il écoute de temps à autre ; il attend patiemment à quelques pas que l'éléphant présente la croupe. Un mouvement lui donne cet espoir ; il se traîne encore. L'homme et l'animal sont à se toucher. Voici les talons si larges ! Le Boschjesman se lève, détend le bras, frappe, et fiche son arme au ventre, à l'aîne, ou simplement à la jambe du colosse... Une seule goutte de sang qui jaillit, et la mort est certaine. A peine pourtant si l'éléphant a ressenti quelque douleur. Il ne détale qu'au bruit des pas rapides de son agresseur ; mais son sang se coagule, et quelques heures plus tard il expire.

Ainsi le Boschjesman seul, sans témoins, fait, à l'aide de sa si perfide et si redoutable industrie, l'ouvrage de mille vaillants Amazoulous qui n'ont recours qu'à l'emploi de la force.

Les Hollandais sud-africains ont aussi inventé un moyen qui a pour but de mettre un ou plusieurs individus hors d'état de leur échapper par la fuite. Jamais je n'ai été témoin de la pratique de cette méthode que je vais détailler; mais chacun pourra juger de son excellence sous divers rapports, et comme elle m'a été confirmée par plusieurs, je ne doute aucunement qu'elle n'ait été mise à exécution.

Un *boer* (paysan) habite les environs d'une contrée boisée que traversent en mille et mille sens les sentiers battus par des troupes d'éléphants. Voici de quelle façon il procède.

Son premier soin sera de faire forger au moins une quarantaine de fers de harpons, dont la pointe et la tige doivent avoir ensemble 45 centimètres de longueur. Ensuite il choisira des arbres dont l'épaisseur égale ou dépasse de quelque peu l'épaisseur moyenne des pieds de ces animaux. Ces arbres lui fourniront des tronçons de 40 centimètres de hauteur, au milieu desquels les harpons seront solidement implantés par la tige.

Ces dispositions faites, il ne s'agit plus que de constater le passage habituel des éléphants, où, durant le jour, un homme seul peut suffire au reste de la besogne.

En effet, il faut simplement alors creuser au centre de l'étroit sentier des trous susceptibles de recevoir par leur base les sabots à harpon, et, quand ils sont déposés, l'usage est de les revêtir d'herbe, puis de terre, que l'on nivelle avec soin sans jamais la tasser.



Comme ces animaux marchent à la file, si les premiers évitent par hasard de poser les pieds sur les pointes invisibles, ce doit être infailliblement quelqu'un des suivants qui viendra s'enclouer, sans que ce premier échec puisse servir d'avertissement aux autres.

L'animal se trouve ainsi chaussé d'un talon de 40 centimètres plus élevé que ne le sont ses autres pieds. Les efforts qu'il fait avec sa trompe sont vains pour l'en retirer, et la douleur qu'il augmente sans cesse le contraint à renoncer à cette tentative. Dans cette position, l'éléphant ne peut fuir à cause de l'inégalité de ses jambes, et le chasseur, arrivant le jour suivant, rencontre la trace du sabot, la suit et trouve l'animal, qui n'a nulle chance d'éviter le coup de fusil.

Jamais les peuples de l'Afrique australe n'ont eu la pensée de s'emparer des éléphants vivants, afin de les soumettre et de les faire servir à leurs intérêts. Les aborigènes ont des besoins trop restreints pour songer à l'emploi d'aussi monstrueux animaux, et les blancs d'origine hollandaise ou française sont trop obstinés à suivre les traces de leurs aïeux sans jamais s'en écarter. Ils sont aussi trop peu intelligents pour comprendre les avantages d'une semblable innovation chez eux, et trop indolents pour vouloir la tenter.

Beaucoup d'entre eux savent bien que dans l'Inde l'éléphant sert avec intelligence et docilité; mais tous objectent que l'espèce africaine est indisciplinable, et que son

amour de la liberté ne saurait être combattu avec succès.

L'histoire d'un seul essai de ce genre m'est parvenue. L'éléphant, pris tout jeune, avait grandi. Souple et docile d'abord, il était bientôt devenu revêche, et après sept années, comme il menaçait de tuer ceux qui l'approchaient, son maître avait dû prendre le parti de l'abattre.

Mais les soins nécessaires avaient-ils été prodigués à son éducation? C'est ce dont il est permis de douter.

Il existe aujourd'hui à la ménagerie du Jardin des Plantes un éléphant africain plus doux peut-être encore que son voisin l'asiatique, ce qui prouve que cet animal est susceptible de modifier son caractère naturel. Mais cependant l'exemple d'un animal à toute heure surveillé, et constamment en contact avec les hommes, n'est pas une raison concluante; car le lion lui-même a été amené de la sorte à traîner un char, et l'espèce est loin de pouvoir être considérée comme capable de vivre soumise aux volontés de l'homme.

Toutefois, lorsque des sociétés zoophiles auront pris en considération l'éléphant d'Afrique, ce bel animal qui l'emporte sur l'asiatique par ses formes plus dégagées, par ses 12 pieds de hauteur, par ses redoutables défenses et par son pas plus large, des essais pourront être facilement faits sur de jeunes animaux saisis séparés de leur mère. Si le succès ne les couronne, on ne devra jamais songer à agir comme font les Indiens, qui s'emparent des animaux adultes déjà pour les réduire et les dresser; et seulement

alors, de l'éducation plus ou moins aisée des jeunes, et de leur obéissance plus ou moins constante, on pourra tirer des déductions concluantes à l'égard de l'espèce africaine.

Peut-être n'est-il pas sans utilité que je dise ici ce que je sais touchant la prise de possession d'un jeune éléphant suivant sa mère et n'excédant pas 1 mètre en hauteur. Je ne sache pas, du reste, qu'aucun voyageur ait signalé la méthode si simple par laquelle on réussit à s'en faire suivre immédiatement.

Lorsqu'une troupe de femelles s'ébranle et part, cédant à la crainte, fréquemment il arrive que, ne songeant qu'à son propre salut, une mère oublie de veiller sur son petit; celui-ci, dans son inquiétude, la cherche vainement, tournant d'un côté, tournant de l'autre, dans l'espoir de rencontrer la piste perdue.

Les chasseurs se jettent lestement entre lui et le lieu de passage de la troupe, de manière à lui couper toute retraite vers cette partie. L'un d'eux arrête le jeune animal, qui le charge et souvent le renverse d'un coup de tête. Mais l'homme, se passant aussitôt la main sur le front mouillé de sueur, saisit l'extrémité de la trompe de l'éléphanteau et en frotte le double orifice. Dès lors, plus de colère : non-seulement la paix est faite, mais encore le jeune animal s'obstine-t-il à marcher sur les talons de ce même homme, comme s'il suivait sa mère. Trompé par l'odorat, il s'attache à lui, ne connaît que lui, et renverse

impitoyablement tout autre homme dont il ne connaît pas les émanations.

Trois fois mon conducteur Henning, voyant l'occasion belle, essaya et réussit à s'emparer de jeunes éléphants de cette taille dont il se fit suivre avec la plus grande facilité. Les deux premières, comme ces jeunes étaient d'une pétulance extrême, et qu'ils défonçaient les huttes du mouzi<sup>1</sup> où nous devions passer la nuit, culbutant hommes et femmes, brisant les pots, vidant l'eau des réservoirs et la lançant au visage des passants, je dus bien malgré moi consentir à ce qu'on les tuât. La troisième, je ne fus pas plus heureux. Craignant que la troupe à laquelle appartenait l'éléphanteau ne vînt durant la nuit renverser mon wagon, écraser mes gens et semer partout le désordre, je dus le faire attacher à 150 pas plus loin, au bas d'un précipice de difficile accès. Plusieurs courroies le maintenaient ; mais une pluie survint, l'éléphanteau fit des efforts désespérés : les nœuds glissèrent, de telle façon qu'il mourut étranglé.

Le lait de vache, assurent les boers, ne leur convient nullement. Les éléphanteaux le prennent, mais ils meurent avant trois semaines de ce régime. A défaut de toute autre chose, il faut l'étendre d'une égale quantité d'eau, et, dans une habitation, l'eau de son bouilli est la nourriture la plus saine qu'on puisse leur donner.

Jeunes, ces animaux sont ce que l'on qualifierait fort

<sup>1</sup> Mouzi, nom que les Amazoulous donnent à leurs villages.

justement de l'épithète de *gentils*. Leur corps est partout couvert d'un poil follet, poil rude d'après nos idées d'homme, mais simple duvet si l'on songe aux éléphants. Leurs mouvements sont souples et leur démarche rapide. Ils semblent volages comme des enfants, et prennent plaisir à renverser les hommes à tour de rôle. Puis tout à coup, délaissant le jeu, on les voit s'occuper d'autre chose, essayer leurs forces et démolir ou déraciner tout ce qui se trouve à leur portée. Ils sont infatigables, et le seul moyen d'avoir un instant de repos est de soulever la partie antérieure de leur corps.

Les anciens ne sont pas les seuls qui aient trouvé une certaine similitude entre l'homme et l'éléphant. Les Cafres participent de ces mêmes idées. *Uncklove montou om-koulou kakoulou*, « l'éléphant est un homme très-grand, » disent-ils par manière de définition.

La vue du squelette inspire la pensée d'un rapprochement. La position des parties sexuelles et des mamelles de l'éléphante, aussi bien que leur forme étonnante chez de tels animaux, vient la développer. La trompe, qui saisit et touche si bien, la fortifie, et, si l'on cherche à scruter les qualités de l'éléphant, tout tend à corroborer le premier soupçon. La finesse de ses goûts quant au choix des aliments, son intelligence, sa sagacité, et ce sentiment qui passe pour être du domaine de l'homme seul, qui le distingue, dit-on, de la brute, la pudeur, l'éléphant les possède. L'éléphant est un animal pudique cent fois plus que

le Boschjesman. Voilà qui lui assigne moralement la première place auprès de l'homme. Mais l'ordre de classification ne considère pas les mœurs : il n'inspecte que la conformation du squelette, et, pour cette cause, ce digne animal est relégué bien loin parmi des espèces de sens obtus ; car les autres pachydermes, on le sait, ne sont pourvus que d'une très-faible dose d'intelligence, encore moins de délicatesse.

Toutefois, c'est une erreur de croire que l'éléphant doive celle qu'il possède à la conformation de son front élevé et quelque peu semblable à celui de l'homme. La cervelle est loin d'avoir le volume qu'on lui suppose. La boîte du crâne est très-petite, et depuis ses parois supérieures jusqu'à la sommité de la tête existe un large espace rempli de lamelles osseuses qui n'offrent entre elles que du vide, de sorte que la cervelle est exactement revêtue de deux voûtes, et que l'on ne peut nullement juger de l'intérieur d'après la forme et la grandeur de l'extérieur.

Préciser l'âge auquel peut atteindre un éléphant africain n'est pas possible ; rien jusqu'ici n'est encore venu indiquer la longévité de l'éléphant sauvage. On ne pourrait procéder que par hypothèse, et c'est ce que je ne me permettrai pas.

Le temps de la gestation reste également inconnu. Il doit être le même que celui qui est nécessaire à l'espèce asiatique, qu'il serait sans doute fort aisé de fixer exactement.

Quant au mode de copulation, on peut le soupçonner : la femelle doit s'agenouiller ; cela paraît devoir être, mais personne ne l'a bien vu. Un seul chasseur de Natal, Molemann, m'assura que non loin d'*Om-Schlango*, son fils l'accompagnant, il était tombé sans le savoir sur deux éléphants qu'il surprit ainsi. Sa certitude eût été complète, si le mâle, furieux, ne lui eût appliqué une chasse opiniâtre, dans laquelle il fut à deux doigts d'être renversé d'un coup de trompe. La peur lui brouilla les idées. Mais, à travers des souvenirs confus, il croit ne pas se tromper, en disant que telle était la position de la femelle.

La chair de l'éléphant jeune a quelque ressemblance avec celle du veau. Toutes les parties sont bonnes, mais les pieds offrent surtout un mets exquis. Celle des éléphants adultes ou vieux est la plus grosse viande que je connaisse ; ses moindres fibres ont l'épaisseur d'une plume à écrire. Elle est trop coriace pour être mangée grillée. Il lui faut au moins huit heures de cuisson dans l'eau ; le bouillon qu'elle donne est délicieux et même sans pareil si l'on y a fait servir des tronçons de la trompe. Les parties internes sont analogues à celles du porc, mais d'une texture plus solide. La graisse qui garnit les intestins est fort recherchée. Refroidie, son grain ressemble à des œufs de fourmis, exactement comme l'huile d'olive figée.

Les os de l'éléphant, de même que ceux des autres grands pachydermes, ne sont point traversés d'un canal médullaire ; spongieux comme la *pierre-ponce*, une graisse fine,

huileuse, circule dans les cellules. On peut aisément extraire cette graisse en concassant les os que l'on soumet à l'ébullition. C'est la plus fine de toutes celles que l'on se procure en chasse, et les Cafres la prisent fort pour s'en frictionner le corps.

Les Amazoulous, obéissant à des préjugés qui, chez eux, ont presque la force de lois, ne mangent point la chair de l'éléphant pas plus que celle du rhinocéros simus et de divers autres animaux également exceptés, et quiconque viole cette observation est un *om-phogazane* (un homme de rien). Ils n'en recherchent que la graisse, dont ils s'oignent aux jours de danse ou de parade; elle leur sert encore à assouplir leurs manteaux de peau.

Les Cafres Makatisses, cette race circoncise qui habite l'intérieur, n'a point la même religion d'abstinence. L'éléphant sert à sa nourriture tout aussi bien que les deux espèces de rhinocéros, l'hippopotame, les gnous, le couagga, voire même la hyène tachetée, le plus ignoble, le plus dégoûtant des animaux, celui qui se charge de faire disparaître les cadavres d'hommes.

La peau de l'éléphant se rapproche par sa nature de celles du rhinocéros et de l'hippopotame; mais elle leur est inférieure, tout d'abord parce qu'elle est moins épaisse, et ensuite parce que, trop lâche sur le corps, elle présente mille plis ou rides qui lui enlèvent l'égalité qu'on lui désirerait. Par ces causes, elle n'est nullement recherchée pour la confection des *chambocks*, espèces de cravaches lon-



gues de 9 pieds destinées à châtier les bœufs de derrière. Encore moins la demande-t-on dans le commerce ; sa con-texture n'est pas non plus d'une grande solidité.

L'éléphant prend un grand soin de son cuir ridé, qui ne le préserve pas de la piqûre de certains insectes ailés : aussi, lorsqu'il est dans les bois, se vautre-t-il volontiers dans les bourbiers, dont l'argile revêt bientôt son dos et ses côtés. Plus loin, un gros arbre sert à ses frictions, dans lesquelles le vieil épiderme se détache ; et, vers trois heures, quand la chaleur devient accablante, il recherche les rivières au sable pur, aux 2 pieds d'eau ; et là, ramassant du sable mouillé, il s'en jette sur toutes les parties du corps, laisse à l'air le soin de le rafraîchir ; puis il s'arrose en tous sens, apportant à sa toilette la même minutie qu'un *fashionable-type*.

A voir le triste éléphant d'Afrique du Jardin des Plan-tes, à la peau revêtue d'une croûte formée d'un détritrus d'épiderme, personne ne se douterait de l'excessive pro-preté de l'éléphant sauvage. Rien n'est pourtant plus exact, et tout chasseur l'observe... Mais l'homme lui-même n'est-il pas ainsi ? Considérez le prisonnier ; ne diffère-t-il pas de l'homme libre par la sordité de sa peau ?

Le dégoût de la vie amené par l'état de captivité est cer-tainement la cause d'une semblable différence. Et c'est encore à cette même cause qu'il faut attribuer le faible développement du corps des animaux captifs, souvent d'un tiers moindres que ceux qui vivent en toute liberté.

Ainsi, la femelle du Jardin des Plantes dont je parle, si je l'eusse rencontrée dans mes chasses, eût pu passer sans crainte d'un coup de fusil, tant elle est petite et d'une misérable apparence.

**FIN DU PREMIER VOLUME.**







**CARTE**  
 pour l'intelligence du Voyage,  
 Dressée par  
**ADULPHE DELEGORQUE,**  
 sur le Méridien de Greenwich.



# TABLE

## DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

---

|   | Pages |
|---|-------|
| INTRODUCTION. . . . .   | VII   |
| CHAPITRE I <sup>er</sup> . — Motifs du voyage. — La traversée. — Arrivée au cap de Bonne-Espérance. — Coup d'œil sur la ville du Cap. — La montagne de la Table. — Départ pour le Verlooren-Valley. — Système de locomotion. — Les différentes variétés de bœufs. — Arrivée au Verlooren-Valley. — Début dans mes recherches en histoire naturelle. — La hyène rayée. — Chasse aux flammants. — Mœurs de ces oiseaux. . . . . | 1     |
| CHAPITRE II. — Excursion au vieux Hantam. — Olyphant's Rivier. — Clan William. — Cedar-Bergen. — Biedow. — Le Karroo. — Spring-booken. — Mirage. — Rencontre d'un franc-maçon aux dernières limites de la civilisation. — Qualités du sol dans le Hantam. . . . .   | 59    |
| CHAPITRE III. — Retour au Verlooren-Valley et à la ville du Cap. — Visite à Groen-Kloof. — Les Frères Moraves. — Projet d'un voyage à Port-Natal. . . . .   | 78    |
| CHAPITRE IV. — Départ du Cap pour Port-Natal. — Relâche à Port-Elisabeth. — Arrivée à Port-Natal. — Danger de la barre, à 500 mètres de la pointe. — Le navire talonne à démâter ; heureuses circonstances qui le relèvent. . . . .   |       |
| CHAPITRE V. — Description de la baie de Port-Natal. — Maladie locale. — Le capitaine Jarvis. — Histoire naturelle. — Description de divers oiseaux et de leurs mœurs. . . . .   | 96    |

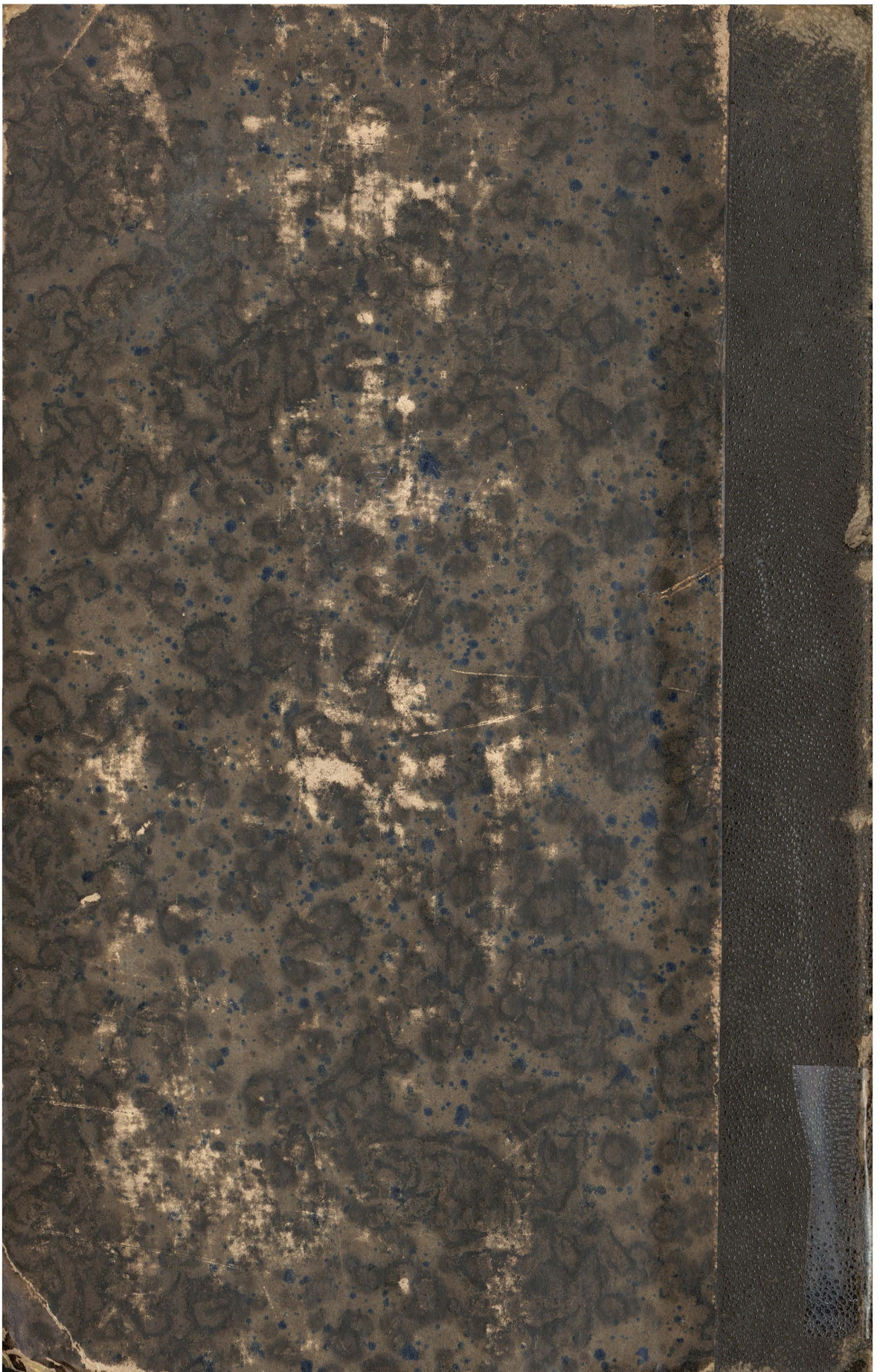
|  | Pages |
|--|-------|
| CHAPITRE VI. — Première chasse aux hippopotames. — Moustiques.<br>— Insuccès. — Le crocodile; son utilité étonnante. — Portée de<br>la vue des indigènes. . . . .  | 118   |
| CHAPITRE VII. — Chasse à Om-Komas. — Position du naturaliste<br>suédois Wahlberg. — Éléphant mort. — Cafres se comportant<br>comme les vautours. — Le Cafre Bob. — Une conversation avec cet<br>homme. — La polygamie, base de la société chez les Cafres. — Sé-<br>duction qui résulte de la beauté des lieux. — Les sauterelles émi-<br>grantes; leurs ravages. Moyens de les détruire. . . . .  | 138   |
| CHAPITRE VIII. — Panda se réfugie sur le territoire des boers et<br>sollicite leur coopération contre Dingaan. — Causes de sa fuite. —<br>Commission qui lui est adressée pour sonder ses intentions; j'en<br>fais partie. — Notre arrivée à Om-Tougate. — Une visite à ce<br>prince. — Comment il nous reçoit. — Un coup d'œil sur son in-<br>térieur. — Portrait de ce roi. — Échange d'un traité d'alliance<br>réciproque. — Épisode sanglant. — Danse de guerre. — Un acci-<br>dent. — Retour à Natal. . . . .   | 166   |
| CHAPITRE IX. — Boschismans ou Boschjesmans-Rand. Camp de<br>palissades devenu la capitale Pieter-Mauri-Burg. — Les bois des<br>environs. — Départ du détachement des troupes anglaises d'oc-<br>cupation. — Une guerre est résolue contre Dingaan, roi des Ama-<br>zoulous. . . . .  | 194   |
| CHAPITRE X. — Une campagne de six semaines dans la contrée de<br>Dingaan. . . . .  | 202   |
| CHAPITRE XI. — Je choisis un pied-à-terre à la baie de Port-Natal.<br>— Le rooye-book. — Observations sur le séjour préféré par les<br>animaux de diverses espèces. — Mœurs du rooye-book. — Les<br>serpents. — Les boas pythons. — Les espèces venimeuses. . . . .  | 257   |
| CHAPITRE XII. — Un mois sur les rives du Touguela. — L'hippopo-<br>tame. — Ses mœurs. — Comment on le déloge. — Les fosses. —<br>Pourquoi l'hippopotame s'en creuse. — Sa destruction totale fa-<br>cile à prévoir. — La nature a peu pourvu à sa défense. — Son<br>caractère pacifique. — Accidents qui ne détruisent pas cette<br>opinion. — Certains Cafres le tuent à l'arme blanche. — De la<br>nature de ses excréments. — Mœurs qui distinguent la femelle. —<br>La chair. — Le zee-koe-speck. — Couleur de la peau. — Ano-<br>malie rare. — Parasites de l'hippopotame. — Quelles contrées |       |

|   | Pages |
|---|-------|
| leur conviennent davantage. — Ses excursions nocturnes. — Sa manière de rentrer à l'eau sous l'influence de la peur. — Indications de diverses erreurs. — Alouette hamgazy. . . . .   | 277   |
| CHAPITRE XIII. — Voyage au pays des Amazoulous. — Le héron garde-bœuf. — Le pique-bœuf. — Une hutte cafre. — Oum-Matagoulou. — Om-Lalas. — Om-Schlatousse. — Le missionnaire Grout. — Réflexions. — Arrivée chez Om-Landelle. — Les Inkokazis. — Arrivée chez Souzouana. — Un médecin cafre. — Chaleurs insupportables. — Botanique. — Om-Philos-Om-Schlopu. — Singes. . . . .  | 329   |
| CHAPITRE XIV. — Choix d'un campement sur la rive droite de l'Om-Schlopu. — Préparation d'un rhinocéros simus. — Les cynhyènes et la hyène tachetée. — Leurs mœurs. — Un envoyé de Panda. . .  | 365   |
| CHAPITRE XV. — Excursions au mouzi royal de Sképèle. — Panda. — Les danses de guerre. — Fête annuelle pour la maturité des maïs. — Pénible épreuve. . . . .   | 385   |
| CHAPITRE XVI. — Continuation des danses. — Départ de Sképèle. — La route. — Om-Grooty. — Om-Schlaty-Om-Koulou. — Vue d'éléphants. — Retour à Om-Philos-Om-Schlopu. . . . .  | 410   |
| CHAPITRE XVII. — Houahouaho. — Causes qui l'amènent chez moi. — Ses dires. — Diverses chasses. . . . .  | 424   |
| CHAPITRE XVIII. — Excursion à la baie de Sainte-Lucie. — Noboka. — Chasse aux hippopotames. — Chute du premier éléphant. — Comment procédaient les Cafres à la chasse des hippopotames. — Cafres makazanes. . . . .   | 433   |
| CHAPITRE XIX. — Retour au camp. — Un Cafre blessé par un buffle. — Antilope kobus ellipsiprymnus. — Le retour d'une chasse. — Dégâts que nous commettons. . . . .   | 467   |
| CHAPITRE XX. — Rencontre de six cents éléphants. — Mœurs du coucou indicateur. — Erreur des boers touchant le sphinx atropos. — Les vautours. — Le sanglier larvatus. — Le sanglier pacochoerus. — Ce que font ces animaux blessés par les lions. — Nid de l'ombrette. — Une autre chasse aux éléphants. — Dangers et difficultés de la chasse de l'éléphant. — Approche à la rampée. — Les troupes. — Le chasseur chargé. — Les masses; leurs dégâts. — Crainte qu'éprouve l'éléphant devant l'homme. — Acculement d'une troupe dans une vallée en cul-de-sac. — |       |

|   | <i>Pages</i> |
|---|--------------|
| Comment l'éléphant se procure un peu de fraîcheur. — Rupture du cordon de barrage. — Mesure de sûreté que prend la femelle à l'égard de son jeune. — Les passions ne sont pas égales chez les deux sexes. — Effet des fruits fermentés sur le cerveau de l'éléphant. — Les Poes-Kop. — Erreurs et leurs causes. — Formation et destruction de l'ivoire. — Modes d'extraction. — Porosité de l'ivoire. — Comment procèdent certains chasseurs avant la vente. — Amazoulous chassant l'éléphant. — Singulier piège des Hollandais. — De l'éducation de cet animal. — Jeunes éléphants pris vivants; leur caractère. — Rapprochement de l'homme et de l'éléphant; de la nature de sa chair, de ses os et de sa peau; leur usage. . . . . | 482          |

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.







DELEGORGUE  
—  
VOYAGE  
DANS  
L'AFRIQUE AUSTRALE

I

ZA 916.8404  
DELEGORGU